

Discours de réception de Monsieur Louis Châtelier



Lumières et religion en Lorraine à l'époque de Stanislas

Le métier d'historien ne consiste pas toujours à réaliser des découvertes spectaculaires dans les monuments de l'Antiquité ou les archives de l'époque moderne. Il se limite beaucoup plus souvent à s'interroger sur la pertinence des idées reçues, des jugements que l'on a coutume de prononcer sur tel personnage ou sur tel événement. Il ne s'agit pas généralement d'une remise en cause complète de l'œuvre d'un grand homme ou des idées dominantes d'une époque, mais de nuances à apporter à ce qui paraît, après mûre réflexion, une opinion trop catégorique ou en désaccord avec l'époque et le lieu étudiés.

C'est ainsi que la réflexion conduite à l'occasion des fêtes commémoratives de l'année 1755 peut nous amener à nous interroger sur ce qu'on entendait véritablement dans la Lorraine du milieu du XVIII^{ème} siècle, par le mot : «Lumières». On sait qu'à la même époque, Jean d'Alembert, le maître d'œuvre de *l'Encyclopédie* avec Denis Diderot, déclarait qu'elles consistaient en une libération de la pensée à l'égard de l'autorité spirituelle. «C'est ainsi que l'abus de l'autorité spirituelle, écrivait-il à propos du procès de Galilée, réunie à la temporelle forçait la raison au silence, et peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser».^[1] Trente ans plus tard, dans son écrit : «Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières?» Emmanuel Kant écrivait : «Les lumières se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état de minorité, où il se maintient par sa propre faute». Et il ajoutait : «La minorité est l'incapacité de se servir de son entendement sans être dirigé par un autre».^[2] Cet autre n'était-il pas le prêtre ? On en venait à l'idée, exprimée par les Encyclopédistes comme par le grand philosophe allemand, que tout opposait la religion aux Lumières.

I - Lumières ou Christianisme ?

Une telle conception n'excluait-elle pas la Lorraine de l'Europe des Lumières ? Les grandes abbayes : Saint-Mihiel, Senones, Pont-à-Mousson étaient au XVIII^{ème} siècle comme autrefois, de grands centres de culture. Plus important encore était le rôle des jésuites qui avaient en charge tout l'enseignement secondaire et supérieur. Il en était ainsi pour les collèges de Verdun, Bar-le-Duc, Saint-Mihiel, Epinal, Saint-Nicolas-de-Port, Nancy, Sarre-Union, Metz et surtout Pont-à-Mousson qui, depuis sa fondation, en 1572, était également Université avec ses facultés des Arts et Lettres, de théologie, de droit et de médecine. Religieux et religieuses avaient aussi la responsabilité de l'enseignement élémentaire (Chanoines de Saint-Pierre Fourier pour les garçons et religieuses de la Congrégation Notre-Dame pour les filles). Quant au clergé séculier, il veillait à la reconstruction tant matérielle que spirituelle des paroisses après les terribles destructions du XVII^{ème} siècle. Des centaines de chantiers étaient ainsi ouverts en Lorraine tant pour le gros œuvre que pour le décor intérieur, souvent luxueux, des églises des campagnes et des villes. Ces travaux considérables accompagnaient l'élan des confréries de piété qui existaient souvent au nombre de deux ou trois dans les plus petites églises de campagne, des processions, nombreuses au cours de l'année, des missions qui venaient régulièrement renouveler la piété des fidèles et qui déplaçaient ceux-ci par milliers pour entendre des prédicateurs de renom.^[3]

Cette vie religieuse atteignit son plein élan au moment où Stanislas devint duc de Lorraine. Il encouragea la piété de ses sujets par la fondation des missions royales confiées aux jésuites dont l'hôtel existe toujours. Il ouvrit le parc de son château de la Malgrange aux pèlerins qui venaient y admirer un chemin de croix. Il fit bâtir l'église de Notre-Dame de Bonsecours en l'honneur de la Vierge immaculée. Enfin, il répandit avec ardeur la dévotion au Sacré-Cœur, nouvelle à l'époque et contestée jusque dans Rome. Au temps de Stanislas, la Lorraine était-elle une enclave dévote - qui était loin certes d'être illettrée - dans l'Europe des Lumières ?

II - Une ouverture aux Lumières

Même avec cette réserve, il était difficile de soutenir cette opinion dans les années 1740. C'était le temps, en effet, où l'écrivain français le plus illustre, le plus représentatif de l'esprit nouveau, Voltaire, y demeurait et préparait à Cirey - sur - Blaise, avec la grande mathématicienne, la marquise du Châtelet, un ouvrage capital pour l'histoire des sciences et des idées : *Les éléments de la philosophie de Newton*. Au même moment Madame du Châtelet traduisait et commentait l'œuvre du mathématicien anglais. Lorsque Voltaire prépara ses futurs travaux historiques, *Le siècle de Louis XIV*, *L'essai sur les mœurs*, il trouva

auprès de l'abbé de Senones, Dom Calmet, le plus savant des guides en histoire religieuse et l'un des meilleurs connaisseurs, sinon le meilleur, de la Bible.

De son côté, Stanislas était, comme l'a bien montré René Taveneaux, un homme des Lumières. Dévot, parfois jusqu'à l'excès, le roi de Pologne n'en était pas moins un ami et un admirateur du modèle des philosophes et des libres-penseurs, le roi de Prusse Frédéric II. Animé d'une intense piété envers la Vierge et le Sacré-Cœur, le nouveau duc de Lorraine n'en était pas moins ami des Francs-Maçons, sinon Franc-Maçon lui-même, puisque la première loge lorraine fut établie dans le château de Lunéville, en 1737, année de l'arrivée de Stanislas.^[4] Malheureux dans ses expériences de souverain polonais, il brigait cependant le rôle de penseur politique à la façon de Montesquieu ou encore de Frédéric II.

A la différence cependant de ce dernier, il comptait sur «un fonds de la religion» pour établir «l'heureuse harmonie» qui devait présider aux relations entre le prince et les habitants du royaume utopique de Dumocala.^[5] Le terme d'«heureuse harmonie» est à relever car il n'est pas sans rappeler l'expression d'«harmonie préétablie» entre l'Âme et le corps qui est au centre de la pensée d'un grand philosophe allemand qui fut aussi politologue, Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716). Lui aussi pensait que la politique ne pouvait être dissociée des fins dernières de l'homme.^[6] Le prince avait aussi cette responsabilité envers ses sujets.

III - D'autres Lumières

Ceci nous éloigne considérablement de *l'Encyclopédie* et aussi de Frédéric II, mais nous rapproche des pays rhénans et de la plupart des Etats allemands, tant protestants que catholiques où Leibniz, soit directement, soit par l'intermédiaire de son disciple Christian Wolf, fut véritablement le maître à penser tout au long du XVIII^{ème} siècle. L'Académie de Berlin elle-même, au milieu du siècle, était composée de Leibniziens. Il en allait de même en Lorraine où Madame du Châtelet - à la différence de Voltaire - était entièrement acquise aux idées de Leibniz. Elle ne devait pas être la seule et, si notre hypothèse se vérifie, Stanislas lui-même devait, de par sa formation et par sa sensibilité, partager les idées de l'ancien conseiller de la famille de Hanovre. Celles-là ne furent sans doute pas étrangères à la fondation, en 1751, de la *Société royale des sciences et des belles lettres*. Leibniz n'était-il pas, lui aussi, à l'origine de l'Académie de Berlin ?^[7]

Les préoccupations intellectuelles étaient bien présentes ainsi que les modèles des Académies de Paris et de Berlin. Mais, le désir d'éviter les débats idéologiques entre partisans des Jésuites derrière le Père de Menoux et défenseurs

des *Encyclopédistes* derrière le comte de Tressan ainsi que le souci d'améliorer les conditions de vie en Lorraine par le progrès des sciences et des techniques, conduisirent le roi de Pologne à infléchir le programme primitif. A côté de ceux qui s'intéressèrent à l'histoire de la Lorraine, «plusieurs, nota le secrétaire de séance, de concert avec M. le Comte de Tressan, se choisirent pour leur tâche les Eaux thermales de la province, ses mines, ses salines, ses fossiles, ses fontaines, ses plantes rares ou inconnues, tous les Phénomènes en un mot, par lesquels la nature se décèle elle-même quelquefois plus volontiers dans un climat que dans un autre».^[8] Ainsi, l'Académie fondée par Stanislas, après avoir rejeté les Lumières *critiques* des Encyclopédistes français, s'engageait-elle dans la voie des Lumières *utiles* en vue du progrès et du bien-être de tous les citoyens.

Au terme de cette présentation rapide, j'espère avoir montré ce qu'est le travail de l'historien. Les définitions de d'Alembert et de Kant sont remarquables par leur ampleur et leur finesse. Mais, on s'aperçoit, sur le terrain, qu'elles ne recouvrent pas toute la réalité. Grâce à l'étude régionale, des nuances apparaissent d'un pays à l'autre, d'une région à l'autre et souvent d'une ville à l'autre. Il convient aussi de procéder à une confrontation avec, en l'occurrence, ce qui a été souvent présenté comme l'opposé des Lumières, comme l'adversaire, la Religion. Là encore des différences se manifestent y compris à l'intérieur d'une même confession, d'une époque à l'autre, au point qu'on peut parler, à la fin du XVIII^{ème} siècle, pour l'Allemagne ou l'Italie, en particulier, de «Lumières chrétiennes». Celles-ci, d'ailleurs, furent parfaitement représentées en Lorraine, par Stanislas et son Académie d'abord, puis, sous une autre forme, au temps de la Révolution française, par l'abbé Henri Grégoire.

Notes

- [1] Jean d'Alembert, *Discours préliminaire à l'Encyclopédie*, éd. par Michel Malherbe, Paris, Vrin, 2000, p. 125.
- [2] Emmanuel Kant, *Œuvres philosophiques*, éd. de la Pléiade, T. 2, p. 209.
- [3] L'effet de celles-ci était prolongé par l'usage des livres de piété qui se répandait alors considérablement en Lorraine, cf. Philippe Martin, *Une religion des livres*, Paris, Cerf, 2003.
- [4] Stanislas Leszczyński, *Inédits*, éd. René Taveneaux et Laurent Versini, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1984, p. 27-28.
- [5] Idem, p. 52.
- [6] Voir G.W. Leibniz, *Principes de la philosophie ou Monadologie*, éd. André Robinet, Paris, PUF, 2001, article 78, p. 119, également du même les *Essais de Théodicée*.
- [7] *Leibniz und seine Akademie. Ausgewählte Quellen zur Geschichte der Berliner Sozietät der Wissenschaften 1697-1716*, Herausgegeben von Hans-Stephan Brather, Berlin Akademie Verlag, 1993.
- [8] *Mémoires de la Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy*, T. 1, Nancy, 1754, p. 115.